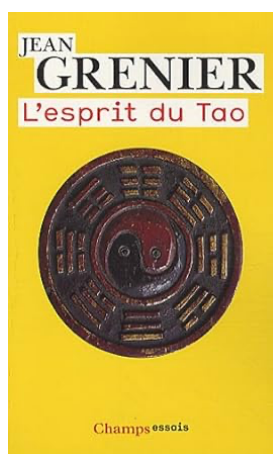


FICHE DE LECTURE

L'ESPRIT DU TAO, PAR JEAN GRENIER, 1973



Le tao n'est pas facile à comprendre pour l'Occidental d'autant que les textes semblent prendre plaisir à être obscurs, frivoles, brefs. Il comporte des concepts étonnants comme le non-usage de la volonté et de la raison. Il contient des parties caduques dans la doctrine (médecine, immortalité, etc.). L'Occidental a du mal à comprendre ce que sont la Voie suprême, le Principe, la Nature, l'Unité primordiale évoqués, qui ne sont pas Dieu mais y ressemblent un peu quand même !

LA VOIE

Le tao est la Voie. Le *Tao-te-king* de Lao-Tzeu dit aussi Lao Tseu, Laozi (VI^e siècle AV J.C. ou IV^e selon les exégètes mais aussi personnage légendaire, ce qui semble le plus probable) est Le Livre de la Voie et de la Vertu mais aussi le Livre du Principe de l'Efficacité. *Tao*, efficace, yang et *te*, dilué, yin.

La Voie est à la fois le chemin, son début et sa fin et aussi son parcours.

La réalité suprême est inconnaissable puisque si on la connaissait elle deviendrait relative. On ne peut rien en dire directement puisqu'alors la parole deviendrait sujette à l'affirmation ou à la négation.

L'être manifesté auquel fait référence le Tao existe, les phénomènes existent.

Mais il sort du non-être. La chose n'existe que par son vide : c'est le vide entre les rayons qui fait la roue, le creux du vase qui fait son utilité, l'absence d'opacité qui fait la vitre à travers laquelle on peut voir.

CONFUCIUS ET LAO-TZEU

Résumé ChatGPT

« Lao-Tzeu (ou Laozi) et Confucius étaient deux philosophes chinois majeurs, mais leurs enseignements différaient.

Lao-Tzeu est associé au taoïsme. Il prônait le concept du Tao, souvent traduit par "La Voie". Lao-Tzeu mettait l'accent sur le lâcher-prise, la simplicité, et la compréhension intuitive du monde. Il croyait en l'harmonie naturelle et suggérait que l'on devrait vivre en accord avec le flux naturel de la vie.

Confucius, d'autre part, était le fondateur du confucianisme. Il mettait l'accent sur l'éthique, la morale et les relations sociales. Confucius croyait en

l'importance des rituels, de l'éducation et de l'amélioration de soi pour établir une société bien ordonnée. Il soulignait également le rôle crucial des relations familiales et sociales.

En résumé, la principale différence réside dans leurs perspectives philosophiques. Lao-Tzeu se concentrait sur la spontanéité et l'harmonie avec la nature, tandis que Confucius mettait l'accent sur l'ordre social, l'éducation morale et les relations interpersonnelles. »

On oppose souvent Confucius et Lao-Tzeu (peut-être contemporains, avec une entrevue entre eux racontée mais considérée comme une légende). Lao-Tzeu : la retraite, le silence. Confucius : la prédication. Lao-Tzeu s'adresse à l'individu, Confucius à l'homme social. Lao-Tzeu se fie à la nature, Confucius à la législation. Lao-Tzeu ne croit pas à l'éducation, Confucius vante le savoir. Pour le premier l'abandon, le second la convenance. Lao-Tzeu proche des mystiques, des métaphysiciens, Confucius des moralistes et des rationalistes. Lao-Tzeu voit le salut par une voie personnelle, par l'intuition, Confucius veut réformer les autres en appelant à leur raison et en instituant un langage exact.

Autre maître, postérieur : Tchoang-Tzeu, dit aussi Tchouang Tseu, Zhuangzi, ou Tchouang-Tcheou, fin IV^e siècle AV J.C.. Il refusa les charges publiques, vécut pauvre et solitaire. Grand mystique, auteur de nombreux écrits, certains apocryphes. Connu pour son célèbre rêve du papillon : « *Jadis, moi, Tchouang-Tcheou, je rêvai que j'étais un papillon qui voltigeait, et je me sentais heureux; je ne savais pas que j'étais Tcheou. Soudain je m'éveillai et je fus moi-même le vrai Tcheou. Et je ne sus si j'étais Tcheou rêvant qu'il était un papillon ou un papillon rêvant qu'il était Tcheou.* »

LE YANG ET LE YIN

A l'origine assez dualistes, *yang*, l'homme, la lumière, *yin*, la femme, l'obscurité, les concepts ont évolué au fil des siècles vers une alternance, un cycle comme le cycle des saisons. Une vision proche de celle d'Héraclite « *La Nature aime les contraires* ». Pour l'auteur par contre, la comparaison avec Hegel ne tient pas, même si pour ce dernier toute chose contient sa négation. Hegel croit à un processus qui va vers l'épanouissement et tend vers un savoir absolu. Lao-Tzeu, au contraire, n'aspire qu'à un retour à l'Unité primordiale et indistincte. Hegel fait l'éloge du plus, Lao-Tzeu celui du moins.

LA VIE ET LA MORT

Les taoïstes admettent les transformations mais ne croient pas à leur prédétermination puisque l'homme n'a pas de réelle personnalité, ses actes sont sans importance. Le tao voit cela comme la liberté de l'indifférence plus que comme la passivité du fatalisme.

NATURE ET CONVENTION, LAO-TZEU CONTRE CONFUCIUS

Le conflit entre partisans de la nature et ceux des conventions est de toutes les civilisations. Lao-Tzeu voulait le moins de législation possible, l'idéal étant de revenir à la simplicité primitive et de suivre la Voie suprême, le tao, donc de pratiquer le non-agir, le *wou-wei*. Mais pour Confucius la Voie comprenait aussi les règles de la morale et les lois du gouvernement. C'est finalement la vision de la Voie de Lao-Tzeu qui l'emportera au fil des siècles.

Socrate (-470/469, -399) est finalement proche de Confucius (-551, -479), humaniste et moraliste. Confucius ne veut pas savoir si l'homme est bon ou méchant, il veut le réformer, avec une maxime reprise par les chrétiens : « *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse.* » « Principe de l'équerre » : se servir de soi-même comme d'un étalon pour régler sa conduite à l'égard d'autrui. D'où la nécessité d'une certaine éducation et la nécessité d'agir même si on ne sait que cela ne produira pas d'effet. Fong Yeou-Lan (auteur du Précis d'histoire de la philosophie chinoise, 1934) résume par une belle formule : « *Les taoïstes enseignent le « ne rien faire » tandis que les confucianistes enseignent le « faire pour rien ».* »

Confucius n'est pas non plus un législateur à tout crin, il pense qu'une bonne éducation morale est suffisante pour que le peuple agisse bien.

Son principe de base : « *rendre correctes les dénominations mêmes des personnes et des choses* » Il faut y voir plus loin qu'une bonne écriture mais plutôt que chacun suive sa voie telle qu'elle lui est indiquée par sa place dans la nature et la société. Maxime reprise par un certain Colomb (branche aînée) sur sa maison de Vézelay : « *Convenient rebus fecero nomina suis* » (faire en sorte que les noms s'accordent aux choses). Mais pour les Chinois l'écriture est importante, un idéogramme bien formé a sa propre morale : la bonté se dessinant par une femme tenant un enfant, si le caractère est mal dessiné, le concept moral ne sera pas compris.

Confucius un conservateur ?

Pour Étienne, Confucius n'est pas aussi conservateur que son disciple Tchou-Hi (12^e siècle ap.J.C.) a bien voulu le dire. Il prône surtout la vertu comme étant une noblesse de caractère, une générosité qu'on pourrait dire cartésienne et qui

comprend la maîtrise de soi, l'amour des autres et naturellement en Chine l'amour filial. L'homme qui possède cette vertu est le *kiun-tseu*, l'homme de qualité, le véritable noble.

Mais Confucius parle aussi souvent du Ciel, un Ciel différent des taoïstes pour qui il est la Nature indéterminée soumise à son destin. Son Ciel à lui est proche de la Providence. C'est pour cela que certains font de Confucius un homme conscient de valeurs supra-morales, ce que réfute Étiemble qui ne veut en faire qu'un pur rationaliste

EN RÉSUMÉ DE CE CHAPITRE

Il y a un terrain commun aux taoïstes et aux confucianistes, plus large qu'il ne semble au premier abord. L'opposition demeure ; elle ne peut pas être sous-estimée. Les premiers sont du côté de la métaphysique, de la Nature, de l'individu, de l'indifférence en morale, de l'abstention en politique ; les autres du côté du savoir positif, de la culture, de la société, de la vertu et de la législation. Il faut quand même opter entre les uns et les autres.

« Voici à quoi il faut vous attacher : être simple, rester naturel, avoir peu d'intérêts particuliers, et peu de désirs. » Lao-Tzeu

(NDLR) A noter la vision contre la science de Tchoang-Tzeu qui a des accents très modernes et conservateurs :

« C'est la science artificielle, contre nature, qui a causé tous les maux de ce monde, et le malheur de tous ceux qui l'habitent. L'invention des arcs, des arbalètes, des flèches captives, des pièges à ressort, a fait le malheur des oiseaux de l'air. L'invention des hameçons des appâts, des filets, des nasses, a fait le malheur des poissons dans les eaux. L'invention des rêts, des lacs, des trappes, a fait le malheur des quadrupèdes dans leurs halliers. L'invention de la sophistique, traîtresse et venimeuse, avec ses théories sur la substance et les accidents avec ses arguties sur l'identité et la différence, a troublé la simplicité du vulgaire. Oui, l'amour de la science, des inventions et des innovations, est responsable de tous les maux de ce monde. Préoccupés d'apprendre ce qu'ils ne savent pas (la vaine science des sophistes), les hommes désapprennent ce qu'ils savent (les vérités naturelles de bon sens). Préoccupés de critiquer les opinions des autres, ils ferment les yeux sur leurs propres erreurs. De là un désordre moral, qui se répercute au ciel sur le soleil et la lune, en terre sur les monts et les fleuves, dans l'espace médian sur les quatre saisons, et jusque sur les insectes qui grouillent et pullulent à contretemps

(sauterelles, etc.). Tous l êtres sont en train de perdre la propriété de leur nature. C'est l'amour de la science, qui a causé ce désordre. Il dure depuis les trois dynasties. Depuis dix-huit siècles, on s'est habitué à faire fi de la simplicité naturelle, à faire cas de la fourberie rituelle; on s'est habitué à préférer une politique verbeuse et fallacieuse, au non-agir franc et loyal sont les bavards (sages, politiciens, rhéteurs), qui ont mis le désordre dans le monde. »...

... « Et quelles sont les causes cette ruine de l'humaine nature ? Ce sont les théories artificielles sur les couleurs (la peinture), qui ont perverti la vue; les théories sur les sons (la musique), qui ont perverti l'ouïe; les théories sur les odeurs (la parfumerie), qui ont perverti l'odorat; les théories sur les saveurs (l'art culinaire), qui ont perverti le goût; les artifices littéraires (rhétorique et poétique), qui ont affolé le cœur et faussé la nature (par le lyrisme et l'enthousiasme). Voilà les ennemis de la nature humaine chers à Yang-tchou et à Mei-ti. Ce n'est pas moi qui considérerai jamais les arts comme des biens. Les règles artificielles étreignent, emprisonnent ; comment pourraient-elles rendre heureux ? L'idéal du bonheur serait-ce l'état du ramier enfermé dans une cage ? N'est-ce pas plutôt l'état du ramier libre dans les airs ? Pauvres gens ! Leurs théories sont un feu qui tourmente leur intérieur, leurs rituels in corset qui enserme leur extérieur. »

LA SAGESSE, LE NON-AGIR ET LES AUTRES RELIGIONS

Le taoïste est-il un saint, un sage ? Un saint peut-être en ce sens que l'essentiel du modèle taoïste est dû au « Ciel » (les principes qui régissent toutes choses). Mais il n'y a pas de dieu dans ce ciel. Un sage certainement puisqu'il prêche la conformité à la nature qui est censée être bonne dans son principe originel, tout effort pour l'améliorer ne peut que la gâter. Mais le sage qui ne vit que pour lui n'est-il pas égoïste ? La première application du taoïsme semble être la réclusion. Mais il n'est pas pessimiste comme le bouddhiste qui veut se délivrer de l'impermanence et jette l'anathème sur le torrent de phénomènes.

Pour le taoïste, il n'y a pas d'arrière-monde, la vie humaine n'est pas a priori mauvaise (nourrie de désirs) car elle est une manifestation parmi d'autres de la nature.

Au début de son histoire, l'idéal taoïste est plutôt cynique, proche de Diogène. C'est Yang-Tcheou. Puis avec Lao-Tzeu il deviendra panthéiste et avec

Tchoang-Tseu, mystique, plus éloigné du naturalisme d'origine. Et il y a un quatrième stade, celui de la magie ! Le sage devient quasiment liquide....
Le sage refuse les honneurs et quand il est contraint d'agir il traite de la même façon les bons et les mauvais. Sa « bonté » n'est pas un intérêt aux autres. Quant à l'initiation au tao peut apparaître négative, il faut décaper les facultés pour parvenir à la simplicité originelle.

Un autre concept est intéressant dans le taoïsme parce que spécifique : c'est la non-utilité qui fait la vraie valeur. Un arbre trop vieux ne sera pas coupé et sera préservé.

« Le sage brille parce qu'il ne s'exhibe pas. Il s'impose, parce qu'il ne prétend pas avoir raison. On lui trouve du mérite, parce qu'il ne se vante pas. Il croît constamment, parce qu'il ne se pousse pas. Comme il ne s'oppose à personne, personne ne s'oppose à lui. » Lao-Tzeu

Lao-Tzeu prône donc la fidélité au Principe par le non-agir et l'abandon de la volonté de savoir : *« Par l'étude, on multiplie chaque jour dans sa mémoire des notions particulières inutiles et nuisibles ; par la concentration sur le Principe, on les diminue chaque jour. Poussée jusqu'au bout, cette diminution aboutit au non-agir, suite de l'absence de notions particulières. Or il n'est rien, dont le non-agir (le laisser-aller) ne vienne à bout. C'est en n'agissant pas qu'on gagne l'empire. Agir pour le gagner fait qu'on ne l'obtient pas. »*

Même idée chez Tchoang-Tzeu avec la fameuse analogie du miroir: *« Faites du non-agir votre gloire, votre ambition, votre métier, votre science. Le non-agir n'use pas. Il est impersonnel. Il rend ce qu'il a reçu du ciel, sans rien garder pour lui. Il est essentiellement un vide. Le surhomme n'exerce son intelligence qu'à la manière d'un miroir. Il sait et connaît, sans qu'il s'ensuive ni attraction ni répulsion, sans qu'aucune empreinte persiste. Cela étant, il est supérieur à toutes choses, et neutre à leur égard. »*

Toujours chez Tchoang-Tzeu, la métaphore très connue du bon boucher qui n'use pas son couteau parce que quand il découpe un bœuf le couteau ne va que là où il peut passer. Et le prince qui le regarde le remercie : *« Vous venez de m'enseigner comment on fait durer la vie en le faisant servir qu'à ce qui ne l'use pas. »*

Taoïsme, quiétisme, apophatisme...

La taoïsme est proche du quiétisme (passivité intérieure et recherche de la paix de l'âme), il peut aussi avoir une vision de l'absolu proche du bouddhisme mais en restant dans ce monde. Il peut aussi être proche du stoïcisme, proche de la nature, mais pour ce dernier c'est la raison qui prime alors que pour le taoïsme

c'est le non-être non rationnel. Il peut être proche aussi du sceptique et du cynique grecs, sauf que ceux-ci veulent raisonner ce qui n'est pas le cas du taoïste.

Enfin, s'il fallait continuer les correspondances avec l'Occident, on pourrait penser aux mystiques qui pratiquent la méthode négative et qui définissent l'objet de leur aspiration sous le mode apophatique (rejet des concepts humains pour se rapprocher de Dieu), tel Denys l'Aréopagite (membre de l'Aéropage, le Conseil d'Athènes): on définit Dieu par tout ce qui n'est pas Dieu. La méthode négative se retrouve dans le soufisme et dans certains aspects de la mystique juive. Mais encore une fois, il n'y a pas de dieu dans la vision taoïste.

« À force de se dresser sur la pointe des pieds, on perd son équilibre. À vouloir faire de trop grandes enjambées, on n'avance pas. À se montrer, on perd sa réputation. À s'imposer, on perd son influence. À se vanter, on se déconsidère. À se pousser, on cesse de croître. » Lao-Tzeu

(NDLR) L'auteur souligne en conclusion de ce chapitre que la seule objection que l'on pourrait faire aux taoïstes est celle-ci : la nature à laquelle ils demandent de revenir devrait comprendre la nature humaine. Ce qui est paradoxal puisqu'on ne peut pas être à la fois observateur et sujet de ce qu'on observe.

(NDLR) On retrouve dans certains passages de Lao-Tzeu des phrases de l'Évangile : *« Si le sage veut devenir le premier, qu'il se mette à la dernière place »*

LA POLITIQUE ET LES APPLICATIONS DU NON-AGIR (*WOU-WEI*)

Le taoïsme, par ses principes mêmes, devrait être loin de la politique. Le précurseur Yang-Tchou était solitaire et misanthrope, égocentrique ; le successeur Tchoang-Tzeu mystique, conseillant l'abstention en matière sociale. Mais Lao-Tzeu lui-même formule de nombreux préceptes politiques, souvent contre l'activité du prince et l'ingérence de l'État.

La conformité aux principes naturels est pourtant ancrée partout, même chez l'Empereur : il changeait d'appartement au début de chaque saison pour que le flux du Cile passant à travers lui se répande partout sur la terre.

Cela souligne au passage l'importance de l'astrologie dans la mentalité chinoise et donc dans les origines du taoïsme.

« Au début de la dynastie Han (fin IIIe siècle avant J.C), les murs qui entouraient la capitale étaient bâtis sur le modèle de la Grande Ourse et de la Petite Ourse placées au voisinage l'une de l'autre, et le palais de l'empereur

était situé dans un lieu qui correspondait à la position de l'étoile polaire, qui était censée demeurer immobile, tandis que toutes les étoiles gravitaient vers elle. »

Vision politique conservatrice ?

A l'aune des concepts d'aujourd'hui, la vision politique du taoïsme peut apparaître conservatrice, contre la science et le progrès et ultra-libérale. Sauf que pour Smith il faut laisser faire la nature pour que le volume des échanges augmente alors que pour le taoïsme il faut laisser faire pour qu'il diminue et que l'homme ne soit plus attiré par les biens matériels.

(NDLR) Dans ce chapitre, l'auteur essaie de montrer la modernité du taoïsme qui pourrait s'appliquer aux systèmes économiques modernes mais, personnellement, je ne le trouve pas du tout convaincant ! On ne peut s'empêcher de voir une grande utopie dans cette vision politique ou le non-agir réglerait tous les problèmes : « Avec la rectitude on peut gouverner, avec de l'habileté on peut guerroyer, mais d'est le non-agir qui conserve l'empire [...] Plus il y a de règlements, moins le peuple s'enrichit. Plus il y a de sources de revenus, moins il y a d'ordre. Plus il y a d'inventions ingénieuses, moins il y a d'objets sérieux et utiles. Plus le code est détaillé, plus les voleurs pullulent. La multiplication ruine tout. Aussi le programme du Sage est-il tout contraire. Ne pas agir et le peuple s'amende. Rester tranquille, et le peuple se rectifie. Ne rien faire, et le peuple s'enrichit. Ne rien vouloir, et le peuple revient à la spontanéité naturelle. » Lao-Tzeu

Il y a tout un chapitre de Lao-Tzeu où il explique ce qu'il ferait s'il était roi d'un petit État et sa lecture est assez terrifiante ! On est proche du dictateur (à part la partie pour la paix) ! Voici ce passage :

« Si j'étais roi d'un petit État, d'un petit peuple, je me garderais bien d'utiliser les quelques dizaines d'hommes capables que cet État contiendrait.

J'empêcherais mes sujets de voyager, en leur faisant craindre la mort par accident possible, tellement qu'ils n'oseraient pas monter dans un bateau ou sur un char.

Je défendrais tout usage des armes.

En fait de lettres et de science, je les obligerais à revenir aux cordelettes à nœuds (quippus).

C'est alors qu'ils trouveraient leur nourriture savoureuse. leurs habits beaux, leurs maisons paisibles, leurs us et coutumes agréables.

J'empêcherais la curiosité et les communications, au point que mes sujets entendissent-ils de chez eux les cris des coqs et des chiens de l'État voisin, ils mourraient de vieillesse avant d'avoir passé la frontière et eu des relations avec ceux de l'État voisin. »

La vision politique idéale de Tchoang-Tzeu est elle aussi assez édifiante :

« Au temps de l'action parfaite, on ne faisait cas ni de la sagesse ni de l'habileté. Les gouvernants étaient comme les branches des grands arbres, qui ombragent et protègent sans le savoir ni le vouloir ; le peuple était comme les animaux sauvages, qui se réfugient sous ces branches et profitent de leur ombre sans les remercier. Les gouvernants agissaient équitablement sans connaître le terme équité, charitablement sans connaître le terme bonté, loyalement et fidèlement, simplement et sans demander qu'on les payât de retour. »

Il n'y a pas de bienveillance ni de compassion dans le taoïsme, ni amour, ni haine. Ce n'est pas de l'indifférence à soi ou aux autres c'est le non-agir pour ne pas déranger l'ordre des choses supposé être l'état idéal du monde.

LA MAGIE, AUTRE APPLICATION DU NON-AGIR

Le taoïsme conduit vers une Voie de salut et donc dévia assez facilement vers la recherche de l'immortalité, que les Chinois ne conçoivent que comme une vie prolongée du corps puisque, contrairement aux Occidentaux, il n'y a pas chez eux séparation de l'esprit et de la matière.

Ceci fut favorisé par une tendance religieuse dans certaines évolutions du taoïsme qui se fondaient sur la fameuse phrase de Lao-Tzeu : *« Le Tao produisit l'Un ; l'Un produisit les Deux (le yin et le yang) ; les Deux produisirent les Trois (le Ciel, la Terre et l'Homme) ; les Trois produisirent les dix mille choses. »* Cet Un fut considéré comme un dieu qui se transforma au fil des siècles en panthéon. Et c'est ainsi qu'on en vint à la recherche de l'immortalité corporelle qui pouvait passer par plusieurs stades : la nourriture, les drogues, je jeune, la vision etc. Cette vision se développe dans la religion taoïste des premiers siècles de notre ère.

NDLR : A partir de là, il y a toute une littérature que l'on peut lire en détail si l'on veut mais j'avoue que j'ai survolé !...

Le point de départ est que le corps a trois ennemis acharnés qui sont les Trois Cadavres installés à l'intérieur du corps avant sa naissance : le Vieux-Bleu, la Demoiselle Blanche et le Cadavre-Sanglant. Ils adorent les céréales et il faut donc s'en priver pour les expulser. Ensuite économiser son souffle le plus possible. Absorber du sulfate de mercure. Etc.

On voit même apparaître des règles de morale qui doivent obligatoirement accompagner les procédés alchimiques. Il faut être vertueux parce que la maladie est un effet de la mauvaise conduite. D'où des pratiques de pénitence individuelle et collective comme le « Jeûner de la boue et du charbon » où on se roulait dans la boue et s'enduisait le visage de charbon.

On voit aussi dans cette même veine plein de miracles décrits qui n'ont rien à envier à ceux de l'Évangile !

Le lien avec le tao d'origine est que le sage qui accumule les forces sans les utiliser vit plus longtemps. Il accroît ses pouvoirs ce qui peut paraître contraire au tao qui mise sur la force cosmique plus que sur la puissance personnelle. Cette vision magique n'était pas celle des pères du taoïsme, qui ne cherchaient pas le moyen d'échapper à la mort mais d'échapper à toutes les transformations (*houa*), toutes les formes diverses d'être créées par le tao.

Le but ultime de la vision religieuse et magique, dernier degré de la voie mystique, est celui de l'union : le saint voit son corps devenir éthéré, il quitte terre et entreprend des voyages et là aussi on est proche d'une vision chrétienne :

« Au bout de mille ans, las de ce monde, le Saint le quitte et s'élève parmi les Immortels...; monté sur le nuage blanc, il va au pays du Seigneur d'En-Haut. Là, les trois calamités ne l'atteignent pas, et sa personne est toujours à l'abri des malheurs. Que regretterait-il ? » Tchoang-Tzeu, 12.)

LIBERTÉ ET ABANDON. LE QUIÉTISME ET LE TAOÏSME

Première question : y a-t-il liberté individuelle dans le taoïsme ? Au sens du libre-arbitre non. Mais, même au sens chrétien, la voie vers Dieu ne relève pas réellement de la liberté mais plutôt d'une conversion. De même que dans le dharma indien, il y a des règles à suivre, de même pour le taoïste, il faut « suivre les voies de la terre » (Lao-Tzeu). C'est une orthopraxie (Jean-Baptiste Marie Apollinaire Julien Masson-Oursel, 1868-1950), une pratique correcte (contrairement à l'orthodoxie, les croyances correctes). L'homme est déterminé dans la Voie et comme il participe à la Voie, il est libre. Proche du concept de Spinoza qui considère Dieu où la nature comme la substance infinie et unique de l'univers la « *natura naturans* ». L'homme fait partie de la « *natura naturata* » qui est le résultat de cette substance infinie, la nature telle que nous la percevons.

L'homme exerce son activité par... l'inactivité. D'où la notion d'indifférence qu'il faut caractériser par rapport à celle des sceptiques et des mystiques. Le

sceptique grec refuse de prendre parti après avoir constaté que les jugements opposés se valent, le taoïste lui le sait dès le départ car tout vient de la même origine. Point de vue ontologique contre point de vue logique. Chez le sceptique, l'état moral qui en résulte, c'est l'ataraxie, l'absence de troubles ; chez le taoïste, l'état moral c'est le retour à l'ignorance primitive, ce n'est pas le fruit d'un savoir désabusé.

Avec le mystique chrétien, qui néglige la voie intellectuelle pour un chemin immédiat du rapprochement avec Dieu, on pourrait trouver plus d'affinités. En fait non, car le mystique ne néglige pas l'intelligence dans sa phase préliminaire et aboutit à l'exaltation de l'amour. Le Tao mène à l'indifférence non à l'amour. On pourrait aussi rapprocher l'état de grâce du mystique de celle du taoïste en parlant dans les deux cas de quiétude ou de quiétisme. Mais le mystique brûle d'amour pour Dieu, sa quiétude n'est pas une grâce d'inertie mais une grâce d'action. La quiétude taoïste est plus radicale.

En Occident, le fondateur du quiétisme est Miguel Molinos (1628-1696) qui publia le *Guide Spirituel* qu'il dut abjurer et il mourut en prison. Il fut surtout condamné pour des propositions qu'on tira de son livre et qui ne reprenaient pas forcément ses termes. On y vit deux tendances hérétiques : 1/ l'âme ne doit pas faire d'effort pour s'unir à Dieu ; 2/ elle peut d'elle-même acquérir la faculté de s'unir à Dieu sans effort. Ce n'est probablement pas ce que Molinos dit lui-même mais c'est ainsi qu'on l'interpréta.

Tout le débat sur le quiétisme s'articule sur le fait de savoir si l'homme peut accéder de lui-même ou non à un état de contemplation. Pour les catholiques puristes, la contemplation est une grâce de Dieu, pour les quiétistes du taoïsme (et du bouddhisme et du brahmanisme) où il ne s'agit pas de Dieu, l'homme peut y arriver par ses seules forces. L'auteur s'étend sur de nombreuses pages sur ce débat en citant Saint-Jean de La Croix et autres et il me semble qu'on est loin du taoïsme. Il compare le quiétisme, affirmation du pouvoir autonome de l'homme dans le domaine de la contemplation, au pélagianisme dans le domaine de l'action (condamné pour hérésie car le moine britannique Pélage du Ve siècle prônait le libre arbitre, niait le péché original et minimisait le rôle de la grâce).

NDLR. CRITIQUE DU LIVRE

L'ouvrage se lit facilement, il donne beaucoup d'informations à la source, avec des textes bien choisis des principaux maîtres ; on comprend un peu mieux le tao après l'avoir lu. Il fait l'effort de l'expliquer en se mettant à la place du

lecteur occidental. Mais le découpage de ses chapitres n'est pas très net. Il revient en plusieurs endroits sur le même sujet, ce qui est peut-être une pratique de lecture chinoise, mais déconcerte le lecteur occidental : taoïsme et confucianisme, taoïsme et quiétisme par exemple sont abordés plusieurs fois dans différents chapitres. Au final j'en suis ressorti avec l'impression que le taoïsme était une vision humaniste attirante mais utopique (il faut se rapprocher de la Nature vue comme un idéal pur) que j'aurais du mal à adapter au monde moderne.